

Critique de la muthopoïesis

Morgan Gaulin

Volume 47, numéro 1 (267), février 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2005). Compte rendu de [Critique de la muthopoïesis]. *Liberté*, 47(1), 135–142.

Critique de la muthopoïesis

Morgan Gaulin

Philippe Lacoue-Labarthe, *Heidegger. La politique du poème*, Paris, Galilée, 2002, 173 p.

L'essai de Philippe Lacoue-Labarthe prend comme point de départ la thèse qu'Alain Badiou énonce dans *L'être et l'événement* suivant laquelle la philosophie doit se fonder sur le geste platonicien consistant à congédier la poésie hors de l'enceinte de la Cité. Ce geste, argumente Badiou, doit avoir lieu à nouveau si la philosophie veut redevenir aujourd'hui une possibilité. Selon l'auteur, cette thèse associe intimement poésie, philosophie et politique, et la critique qu'il en propose — il l'avoue lui-même — se conduit au prix d'une simplification. Cette simplification réduit, pour le propos de l'essai, la thèse de Badiou à la prémisse selon laquelle la philosophie doit se vouer au « Mathème », condition d'existence de toute activité philosophante. Le Mathème, tel qu'il est formulé par Alain Badiou, est composé des quatre éléments que sont la politique, l'amour, la poésie et la mathématique. Ce sont, selon Badiou, les quatre sources originelles de la philosophie.

La philosophie, telle que la considère Alain Badiou, depuis Nietzsche jusqu'à Martin Heidegger, s'est vouée au Poème et la poésie est donc devenue son *supplément*. Selon lui, cette époque de l'histoire de la philosophie se termine avec l'œuvre de Paul Celan : « L'œuvre de Celan est l'événement qui donne à penser la nécessaire *désuturation* de la philosophie au Poème ». La rencontre de Martin Heidegger et de Paul Celan symbolise cette

désuturation parce que le philosophe du Poème a alors refusé la *rencontre* avec la poésie. Les circonstances de cette rencontre, qui s'échelonna sur trois ans, sont nébuleuses. Celan attendait une réponse de la part de Heidegger, une *éclaircie*, à propos de son engagement nazi de 1933, mais elle n'eut pas lieu. Au cours du printemps de 1970, Celan se suicida et Heidegger n'a, semble-t-il, pas su accorder une oreille attentive aux griefs du poète. Philippe Lacoue-Labarthe ne se livre pas à une analyse de tous les tenants et aboutissants de la thèse de Badiou ; sa discussion se restreint à quelques points précis. Il remet d'abord en question ce que Badiou entend par « poésie », et ne fait que souligner, au passage, l'étroitesse de sa définition, essentiellement platonicienne, de la philosophie. Les poètes auxquels se réfère Badiou — il mentionne Hölderlin, Mallarmé, Rimbaud, Trakl, Pessoa, Mandelstam et Celan — demeurent des références éloignées des textes de Martin Heidegger, qui préfère pour sa part parler de Stefan George et de Rilke, en même temps que de tous les poètes grecs. Découle alors de cette première prémisse une seconde, suivant laquelle l'*absolutisation* philosophique de la poésie tient ses racines « ailleurs que dans la seule poésie ». Lacoue-Labarthe concède qu'une telle absolutisation a pu avoir lieu, mais celle-ci se serait développée à la lumière d'une relation de la philosophie à l'élément natif de la poésie, à « son origine et son essence ». Seulement, précise-t-il, l'essence de la poésie ne se trouve point en elle-même, mais bien plutôt dans le *mythe*, ce qui modifie substantiellement la direction vers laquelle la thèse de Badiou se déploie. La *suturation* de la philosophie au Poème, contrairement à ce qu'avance Badiou, a donc eu lieu bien ailleurs que dans le Poème. L'essai de Lacoue-Labarthe est alors consacré à la formulation de quelques pistes destinées à éclairer cette dernière thèse.

Une première piste se trouve esquissée dans le texte platonicien. Platon, nous le savons par la légende qui nous a été retransmise par Nietzsche, a rejeté la poésie et brûlé ses propres poèmes. Le Livre III de la *République* opère ce rejet lors de l'expulsion du

tragédien, accusé d'être un *pharmakos*, un empoisonneur public, un « maquilleur » et, donc, un dissimulateur. La poésie expulsée hors des limites de la Cité laisse alors la place à l'instauration du projet politique de la philosophie — Lacoue-Labarthe parle de la *basileia* philosophique —, à propos duquel Heidegger disait qu'il désignait la mise en place d'un État *comme Vérité*. Rejet, donc, de la *mimesis* qui caractérise le théâtre faisant en sorte que le vrai et le faux, deux régimes du « dire », s'affrontent. Or, Platon, dans le traitement qu'il réserve aux modalités du *legein*, du « dire », prend appui sur l'opposition du *muthos* et du *logos*. Selon Lacoue-Labarthe, lorsque Platon rejette la poésie tragique, il se trouve du même coup à exclure de manière beaucoup plus profonde le régime du mythe. Ce faisant, Platon entame simultanément une critique philosophique de la religion. Se trouve alors formulée la seconde piste mise en jeu par l'auteur et selon laquelle la critique platonicienne associe la poésie et la religion sous l'étendard de la *muthopoïesis*. Seconde proposition à partir de laquelle se déduit une troisième thèse. Selon cette dernière, Hegel et les *Frühromantiker* (les Premiers romantiques ou romantiques de l'âge) ont formulé le jugement selon lequel l'époque de l'Antiquité grecque constitue une époque historique où les hommes sont arrivés à ériger une véritable *Kunstreligion* (une religion de l'art), que se propose de réactiver la poésie moderne. Réactivation qui devait attendre ce moment ultime que fut la systématisation de la philosophie kantienne chez Schelling et Hölderlin. Selon l'auteur, le premier a produit la pensée la plus typique du Premier romantisme allemand alors que l'œuvre du second trace un chemin que même Heidegger a méconnu. Lacoue-Labarthe prend alors à témoin les dernières lignes du *Système de l'idéalisme transcendantal* de Friedrich Schelling dans lesquelles, dit-il, nous retrouvons l'esquisse d'un « certain » projet politique — Lacoue-Labarthe parle d'une « visée politique » — se développant autour d'un ralliement de la philosophie à la poésie à partir d'une toute nouvelle mythologie ; c'est précisément ce qui constitue la *muthopoïesis*, que Schelling reprend à Platon et qui associe poésie et religion.

Un peuple, l'Allemagne, et sa langue, seraient les uniques légataires d'une Grèce archaïque lointaine et trahie par l'histoire de l'Europe occidentale. Cette généalogie, elle-même mythique, renferme en fait tous les désastres de l'Allemagne des XIX^e et XX^e siècles, et Lacoue-Labarthe associe cette histoire tragique à la forte impulsion de la philosophie schellingienne. Contrairement à Schelling, Hölderlin trouve grâce aux yeux de l'auteur parce que celui-ci entrevoit le rapport de la poésie et de la philosophie en tant que poète et non pas en tant que philosophe de programme et, surtout, parce qu'il a su aménager une distinction importante entre la sobriété et l'enthousiasme, distinction qui découle du *kategorisch Wendet*, du détournement divin catégorique, catégorie empêchant toute possibilité pour l'Allemagne ou quelque autre nation de s'identifier comme légataire d'un commencement mythique.

Mais de quelle manière exactement Alain Badiou explique-t-il que ce que l'on nomme l'« âge des poètes », c'est-à-dire l'association de la poésie et de la religion comme fondation sociale, se serait achevée à l'occasion de la rencontre « manquée » de Celan et Heidegger ? Il y eut d'abord ce geste heideggerien, explique-t-il, à l'égard du texte hölderlinien, geste qui demeure très « orienté » et qui ferme les yeux, complaisamment, sur ce qui pourrait servir à contrecarrer la thèse nationale-socialiste du philosophe. Il faut aussi revoir la chaîne logique d'identités que met en place Heidegger allant de l'art — son essence — à la *Dichtung*, de la *Dichtung* à la *Sprache* puis, enfin, de la *Sprache* au *Sage* et qui ne peut être traduit par rien d'autre que le *muthos*. À partir de cette suite d'identités, la philosophie de l'art arrive à identifier l'art au mythe, mais contre cette tendance à *sur-interpréter* le Poème, Celan ne cessa d'opposer un questionnement en direction de la possibilité — non entrevue par Heidegger — d'un Poème sans Mythème. Serait-ce pour cette raison que s'achève l'âge des poètes ? Philippe Lacoue-Labarthe affirme des inquiétudes quant à cette thèse en rappelant qu'il existait dans l'Allemagne des

années 1930 deux interprétations possibles du romantisme allemand. La première, et de loin la plus répandue, consistait à recevoir le romantisme par l'entremise de Nietzsche et cette médiation était, pour la plupart des théoriciens du romantisme, inconsciente. La seconde, en écartant Nietzsche, considère le romantisme comme un moment tout à fait légitime de l'histoire de la philosophie. Ce fut, en tout cas, l'interprétation que proposa Walter Benjamin et, avant lui, le professeur Rudolf Haym dans son classique *Die romantische Schule. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Geistes*, publié pour la première fois à Berlin en l'an 1870, ouvrage dont Benjamin s'inspira. Martin Heidegger s'en tient quant à lui à la première forme d'interprétation, l'auteur en veut pour preuve la mise à l'écart de Hölderlin du cercle des *Frühromantiker* et, simultanément, sa tentative « télégraphiée » pour combattre Nietzsche sans pour autant laisser de côté l'objectif mythologique du Poème. Entendons, à ce titre, le Heidegger de la *Lettre sur l'humanisme* que cite longuement Lacoue-Labarthe :

L'essence de la patrie est nommée également dans l'intention de penser l'absence de patrie de l'homme moderne à partir de l'histoire de l'être. Nietzsche est le dernier à avoir expérimenté cette absence de patrie. Il ne pouvait lui trouver d'autre issue, à l'intérieur de la métaphysique, que dans le renversement de la métaphysique. Mais c'était là se fermer définitivement toute issue. En fait, Hölderlin, lorsqu'il chante le « retour à la patrie » a souci de faire accéder ses « compatriotes » à leur essence. Il ne cherche nullement cette essence dans un égoïsme national. Il la voit bien plutôt à partir de l'appartenance au destin de l'Occident.

À l'opposé de cette interprétation, une herméneutique, celle de Walter Benjamin, ne faisant point référence à Nietzsche ou à une théologie de l'histoire. Lacoue-Labarthe se tourne du côté du *Concept de critique esthétique dans le romantisme allemand*. Walter Benjamin s'y attache à dépister l'essence du romantisme, son désir de fonder une religion à partir de la *Dichtung*. L'originalité

de sa position est frappante surtout lorsqu'il examine les philosophies de Friedrich Schlegel et de Novalis, et qu'il retrouve ce dont Heidegger ne parle pas, soit l'aspect « sobre » de l'art. Selon Benjamin, la thèse sur la sobriété dans l'art relie Hölderlin au cercle romantique de Iena ; ce serait même « l'idée la plus fondamentale de la philosophie romantique de l'art — idée pour l'essentiel absolument neuve et encore agissante aujourd'hui à perte de vue ; la plus grande époque peut-être de la philosophie occidentale de l'art en porte la marque ». Walter Benjamin trouve en Hölderlin le « noyau distant » du romantisme et il pense alors tout particulièrement au concept hölderlinien de « calcul général » des *Remarques sur la traduction de Sophocle*, à cette *mekane*, ajouterons-nous, à propos de laquelle Hölderlin dira qu'elle est la seule à témoigner de l'habileté réelle du poète et, donc, la seule à légitimer l'existence de la poésie à l'intérieur des murs de la Cité. À cette exigence de rigueur du Poème, Benjamin associe les déclarations venant de Friedrich Schlegel et de Novalis qui nous parlent de la poésie comme d'une « mécanique » issue non pas de l'imagination, mais de l'intelligence — « l'art est mécanique » (Novalis), « la poésie d'art authentique est nombrable » (Novalis) — ; nous toucherions là, pense Lacoue-Labarthe, au Mathème de Badiou, au Mathème non mathématique, au Mathème *du Poème*, c'est-à-dire, argumente encore Lacoue-Labarthe, à la *prose*, à la prose en tant qu'essence de la poésie. Pourquoi, demande alors l'auteur, la philosophie devrait-elle se *désuturer* d'elle puisque « la poésie comme prose » demeure, encore aujourd'hui, à réaliser ?

Le grief qui oppose l'auteur à la thèse d'Alain Badiou repose donc sur leurs conceptions respectives de la poésie. Philippe Lacoue-Labarthe s'attache quant à lui à une définition non platonicienne de celle-ci, s'opposant, du même coup, aux théories psychologiques qui la définissent comme une pratique ésotérique et mystique et à propos de laquelle il demeure impossible de donner des explications rationnelles. Entendons encore Hölderlin à ce propos : « Mais la poésie moderne manque tout particulièrement

d'école et de métier tels en effet que son mode de procéder puisse se calculer et, une fois appris, se répéter dans la pratique en toute sécurité ». Benjamin mentionne aussi le rôle qu'attribue Friedrich Schlegel aux intentions secrètes, à la « mise en forme préméditée », et tout spécialement à la condamnation que ce dernier prononce à l'endroit de l'enthousiasme: «Aussi longtemps que l'artiste s'abandonne [...] à l'enthousiasme, il se trouve, du moins pour communiquer, dans un état illibéral». La vie de l'œuvre d'art repose sur sa sobriété et sur le fait que son noyau est constitué sur quelque chose d'intangible que l'enthousiasme seul ne peut lui fournir. Walter Benjamin avait reconnu que le projet des romantiques de l'époque consistait à rechercher avant tout l'« esprit prosaïque » capable, croyaient-ils, de faire en sorte que l'œuvre devienne immortelle. Le roman est alors le genre littéraire défini comme le prototype de toute œuvre d'art. La catégorie esthétique du Beau doit ainsi faire place à la sobriété et à la règle, à la rigueur de la prose. Il s'agit bien, dans l'esprit de Walter Benjamin, de distinguer l'art, d'une part, du Beau, d'autre part, pour ensuite arriver à comprendre pourquoi les *Frühromantiker* tiennent le grand art et tous ses chefs-d'œuvre comme des produits avant tout *déplaisants* — le mot est de Novalis — : « Ce sont des idéaux qui ne doivent plaire qu'*approximando*, des impératifs esthétiques ». Cette poétique, si Lacoue-Labarthe pense qu'elle n'a pas encore été réalisée, Benjamin, lui, dit la retrouver chez Flaubert, Stefan George et même dans le Parnasse, mais il ne s'explique à aucun moment sur ces références. Il précise seulement que la critique doit faire en sorte de présenter l'élément prosaïque se retrouvant en chaque œuvre et nous noterons avec lui l'attention et la supériorité accordée par Friedrich Schlegel à la poésie *didactique*.

Le Mathème du Poème sera donc à entendre, avec Philippe Lacoue-Labarthe, au sens où nous retrouvons, chez les *Frühromantiker*, l'idée philosophique et esthétique d'un possible dépassement de l'opposition entre la poésie et la prose et nous relirons les belles pages qu'ont consacrées Schelling et Novalis à

Shakespeare et à Calderón afin de pouvoir mesurer l'affirmation pour le moins délicate selon laquelle la poésie comme prose tarde encore aujourd'hui à être réalisée.